



e-Phaïstos

e-Phaïstos

Revue d'histoire des techniques / Journal of the history of technology

VI-2 2017 | 2018

La diversité du patrimoine technique africain

Les techniques de défense des chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun, du XVI^e au début du XX^e siècle

Defense Technics of the West Cameroon Bamiléké Chiefdoms from the XVIth to XXth century

Noël Lavallière BETGA DJENKWE



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/3289>

DOI : 10.4000/ephaistos.3289

ISSN : 2552-0741

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Noël Lavallière BETGA DJENKWE, « Les techniques de défense des chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun, du XVI^e au début du XX^e siècle », *e-Phaïstos* [En ligne], VI-2 2017 | 2018, mis en ligne le 16 novembre 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/3289> ; DOI : 10.4000/ephaistos.3289

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Les techniques de défense des chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun, du XVI^e au début du XX^e siècle

Defense Technics of the West Cameroon Bamiléké Chiefdoms from the XVIth to XXth century

Noël Lavallière BETGA DJENKWE

Introduction

- ¹ La région de l'Ouest-Cameroun¹ est sur le plan géographique, un vaste ensemble hétérogène constitué de deux peuples spécifiques : les Bamiléké et les Bamoun. Ceux-ci s'y sont implantés entre le XV^e et le XVI^e siècle. Alors que les Bamoun se sont installés dans la partie la moins élevée (1000 m d'altitude), les Bamiléké eux, ont opté pour la partie la plus élevée (1400-1500 m d'altitude dans la partie centrale et 2097 m dans la partie sud)². Ce choix de position en altitude par les Bamiléké, résultait de plusieurs facteurs dont le plus important était la pression des Bamoun. En effet, les Bamiléké ont précédé les Bamoun dans la région. Sous le coup des mouvements migratoires de ces derniers, les premiers ont migré sur des sites qu'ils occupent encore actuellement³. Une fois dans les lieux, les Bamiléké se sont installés en multiples groupes politiques appelés chefferies. Celles-ci, indépendantes les unes des autres, sont entrées en compétition pour diverses raisons : recherche d'un espace vital beaucoup plus grand, volonté d'hégémonie, harcèlement des voisins. Dans ce contexte qui faisait appel à l'usage de la force et dans lequel le besoin de se protéger se faisait sentir, des solutions étaient recherchées et trouvées. Grâce aux techniques de défense par exemple, un certain nombre de problèmes ont pu être résolus. Les techniques de défense qui font l'objet de cette étude, sont un ensemble de procédés et de méthodes mis en œuvre et exploités par les chefferies bamiléké, dans l'optique de se défendre contre les agressions militaires en cours dans

cette région, du XVI^e au début du XX^e siècle. La première borne renvoie à l'implantation des chefferies bamiléké dans la région et la deuxième au début de la colonisation de toutes ces entités politiques par les Allemands en 1902. Cette période est donc relative à une séquence de l'évolution politique, économique et sociale des sociétés à chefferie bamiléké, en rapport avec leur environnement avant le contact avec les Européens. Il s'agit plus précisément, de la mise en place des structures de liens sociaux, du développement des relations diplomatiques, de la gestion des rapports de force entre ces chefferies. En fait, ce sont les agressions militaires qui ont amplifié le développement des techniques de défense. Le problème qui s'y dégage est donc celui de l'ingéniosité qui a présidé à la protection des chefferies bamiléké contre les vellétés des unes envers les autres. Cependant, quelles sont les réalisations techniques qui ont permis à ces différentes structures politiques d'assurer leur survie et préserver leurs biens et valeurs ? Cette préoccupation met ici en exergue un pan de l'histoire des techniques qui est l'exploitation et la transformation des matériaux, la fabrication et le rôle des objets, ainsi que leur impact sur la société. En outre, afin d'étudier ces faits, nous alternerons l'approche internaliste et l'approche externaliste. La première explique comment sont produits les objets et comment ils fonctionnent. La deuxième, quant à elle, s'intéresse au bien-fondé des objets produits, aux motivations qui ont déterminé leur fabrication et aux conséquences. Pour y parvenir, nous avons opté pour la juxtaposition des différents domaines de l'histoire : culturel, économique, politique et social. À cette démarche s'ajoute la collecte des données orales et écrites. En effet, pour une étude se rapportant à une époque où les acteurs concernés n'avaient pas la culture de l'écrit, ce travail s'appuie sur des entretiens faits dans ces sociétés en rapport avec le sujet. Il est à noter que cette démarche comporte quelques limites, puisqu'elle ne permet d'avoir que des informations superficielles sur certains faits. L'histoire ne reposant que sur des faits, ceux qui ont été recensés, aussi incomplets soient-ils, permettent néanmoins, d'avoir une assez bonne connaissance de la mémoire et de la représentation de l'artisanat et de l'architecture militaires dans ces sociétés. Ainsi, le premier point analyse les réponses matérielles à la guerre et le deuxième point les répliques stratégiques.

Typologie et mode de fabrication de l'armement dans les chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun du XVI^e au XX^e siècle

- 2 Toute la période du XVI^e au début du XX^e siècle a été marquée dans l'Ouest-Cameroun, par les luttes destinées à dominer, harceler les voisins et défendre ou acquérir plus de terres. Tactiquement, elle a été marquée par la suprématie des groupes d'hommes capables de combattre à pied. Cette forme d'infanterie de type archaïque était la force majeure sur laquelle reposait l'équilibre de toutes les chefferies. C'est elle qui assurait la conquête, l'occupation et la défense du terrain. À cet effet, quels sont les outils qui permettaient aux chefferies bamiléké de se défendre contre toute forme d'agression militaire ?

Typologie de l'armement

- 3 Pour réagir contre toute agression militaire, les combattants bamiléké recouraient à un arsenal que nous pouvons regrouper en deux types, à savoir les armes blanches et les armes à feu.

Les armes blanches

- 4 Les armes blanches sont des armes à vocation perforante ou tranchante. Elles diffèrent des armes à feu, du seul fait qu'elles ne sont pas explosives. Elles sont diverses et fabriquées pour la plupart à base de métal. Celles qui étaient utilisées pour déterminer l'issue des entreprises guerrières dans l'Ouest-Cameroun au cours de la période d'étude, étaient de deux ordres : les armes de jet (l'arc, la lance, la fronde) et les armes de corps à corps (le poignard, le coupe-coupe).
- 5 Arme de jet, *l'arc* a été adopté par les Bamiléké, au contact avec d'autres peuples (les Haoussa et les Bamoun) via le commerce et la guerre⁴. Il devint ainsi l'arme utilisée indifféremment pour la chasse et pour la guerre. Son importance pour ces peuples, était liée à la possibilité pour le combattant de se dissimuler avant de mener une opération, la distance le séparant de l'adversaire ainsi que la puissance du tir⁵.
- 6 Destinée au combat à moyenne distance, *la lance* était l'arme africaine par excellence, prédominant par rapport aux autres armes. La lance bamiléké se composait d'un manche assez long de 1,60 m à 1,90 m en bois robuste léger, très légèrement flexible, flambée, souvent décorée au feu, et d'une pointe moyenne de 15 à 20 cm⁶. Les pointes ont varié selon le temps et selon l'espace. D'abord lisses, elles ont subi quelques modifications, selon l'effet recherché. La lance ne suggère pas de réflexion technique très particulière. Elle devait seulement être équilibrée au moment du lancer⁷.
- 7 *La fronde* était utilisée à la guerre à la manière d'un lance-pierre. Il s'agissait d'une sorte de feuille de bananier sèche pliée en deux, qui servait à jeter au loin des projectiles (cailloux). Elle était également faite de fibres de raphia tressées avec au milieu une protubérance où se plaçait le projectile. Celui-ci était un caillou de taille moyenne, rugueux et présentant des arêtes tranchantes, que les femmes étaient chargées de collecter⁸.
- 8 Le *poignard* se présentait avec une lame plate, unie, de 25 cm de longueur et 3 à 4 cm de largeur, grossièrement martelée et à pointe allongée⁹. Il était utilisé, selon les situations, comme arme de jet ou de corps-à-corps. Dans le deuxième cas, il permettait l'agression ou la défense personnelle.
- 9 Le *coupe-coupe* était une arme puissante de 55 cm de longueur¹⁰, à forte lame creusée de larges sillons parallèles à double tranchants latéraux, légèrement concave. Il était indispensable pour trancher la tête de l'ennemi abattu¹¹.
- 10 Bien que ne faisant pas partie des armes blanches, *le bouclier* participe des armes défensives. Porté au bras du guerrier, il servait à parer les tirs de l'adversaire.

Les armes à feu

- 11 Les armes à feu diffèrent des armes blanches par leur fonction explosive. Les principales armes à feu utilisées au cours de la période déterminée, étaient des fusils à pierre

fabriqués en grande quantité à Birmingham (Angleterre) et à Liège (Belgique). Ils sont encore appelés « fusils de traite »¹². Ceux-ci, de plus en plus recherchés, restèrent assez rares jusqu'au milieu du XX^e siècle. Leur rôle était si décisif que l'avenir des chefferies en dépendait. C'est grâce aux armes à feu que les Bamiléké réussirent à résister à l'impérialisme bamoun¹³. Toutefois, elles restaient archaïques : il fallait près d'une minute pour recharger un fusil à pierre par le canon, et cette opération complexe obligeait le fantassin à se retirer de la ligne de feu. Ces modèles étaient inutilisables sous la pluie¹⁴.

- 12 Comme munitions, les guerriers utilisaient de la poudre à canon et des projectiles. La poudre brûlait assez vite en émettant une fumée épaisse, et servait aux amorces. Les projectiles n'ayant pas besoin d'être exactement calibrés, on utilisait tout objet dur et de dimension convenable : débris de fer ou simple caillou¹⁵. Avec l'usage du fusil, la distance à laquelle les armes à feu étaient efficaces est devenue suffisamment grande pour que le tireur soit à l'abri des situations qui auraient activé ses inhibitions contre le meurtre. Il provoquait également un effet psychologique sur l'ennemi et limitait les pertes par l'imprécision des tirs et la lenteur du chargement long à exécuter¹⁶.
- 13 Cette brève présentation de l'armement utilisé montre bien que le facteur matériel a joué un rôle capital dans la dynamique de la défense des chefferies bamiléké. Cependant, pour assurer les besoins d'ordre matériel, la fabrication des armes a été une solution, autant que leur achat.

Mode de fabrication de l'armement

- 14 Trois activités présidaient à la fabrication des armes utilisées pour la protection des chefferies. Il s'agissait de l'exploitation des matériaux destinés à la fabrication, de la transformation de ces matériaux et de la fabrication proprement dite de l'outil.

L'exploitation des matériaux

- 15 Les techniques étant liées à l'environnement, les Bamiléké tiraient de leur milieu les matériaux qui leur étaient nécessaires. Ainsi, pour fabriquer leurs armes, les principaux éléments utilisés étaient le bois, le raphia et le fer. Certains témoignages collectés indiquent que les premières armes étaient fabriquées à base de bois¹⁷. Ce dernier servait à la fabrication des hampes des lances et des manches de poignards et de coupe-coupe. Notons à cet effet que le phénomène guerrier a connu son développement dans un environnement de forêt et de savane. Celui-ci fournissait une diversité de bois pour l'armement du guerrier.
- 16 Comme autre produit de la forêt, le raphia permettait également la fabrication des armes. Il s'agit là d'une sorte de palmier tropical dont les branches, appelées bambou, sont utilisées en vannerie et pour la construction des cases d'habitation. Très répandu dans la région, il a servi à la fabrication des boucliers.
- 17 Cependant, parmi tous les éléments naturels utilisés, le fer était plus prisé. Il fournissait la supériorité technique de l'armement et permettait la structuration d'États où la fonction militaire a pris une importance qu'elle n'avait sans doute pas avant son adoption. À cet effet, les gisements miniers conditionnaient pour une grande part la supériorité militaire et la stratégie. La possession du fer a très tôt eu de profondes conséquences politico-militaires, étant donné qu'elle était un élément catalyseur de la victoire, accentuant la durée de l'ampleur du conflit¹⁸. Dans les hauts plateaux, les centres

de production ayant eu une signification commerciale au XIX^e siècle sur une vaste échelle sont ceux de Babungo et de Bameyam dans le Nord-Ouest actuel¹⁹. C'est là que certaines chefferies parmi lesquelles Bangoulap, allaient se ravitailler en minerai de fer. L'autre moyen d'approvisionnement était le commerce de barres de fer contrôlé par les Haoussa²⁰. Ce minerai s'échangeait contre de l'huile de palme et d'autres produits agricoles vivriers²¹. Très rare, il pouvait aussi être obtenu de l'exploitation des objets de récupération.

La transformation des matériaux et la fabrication des armes

- 18 Obtenus à l'état brut, le bois, le fer et les branches de raphia étaient transformés en vue de la fabrication des armes. Les procédés de transformation de ces matériaux étaient la sculpture pour le bois, la vannerie pour le raphia, la métallurgie et la ferronnerie pour le fer.
- 19 Le travail du bois consistait à tailler le bois à l'aide d'outils tranchants, en vue d'obtenir une forme, un volume, une taille et un poids faciles à manier. Les configurations obtenues par ce procédé servaient de manche pour les poignards et les coupe-coupe. Quant aux bambous des palmiers de raphia, ils étaient taillés, fendus et séparés de leur membrane extérieure, les fibres obtenues servant à la fabrication du bouclier.
- 20 Par ailleurs, les Bamiléké, qui sont passés maîtres dans la sculpture du bois, ont aussi pratiqué la métallurgie du fer. Les Bamoun prétendent avoir amené à l'Ouest l'habitude de forger des armes et des instruments de culture²². Cependant, cette prétention ne semble pas fondée, étant donné que le Bamiléké, habitant isolé, semble avoir subi le moins les influences extérieures. Ceci se justifie par le fait que les forgerons travaillent le fer et en tirent les formes suivant l'enseignement du parent ou de l'ancêtre, et sont hostiles à l'imitation des formes qui ne sont pas en usage dans leur société²³. Les innovations ou les réformes qu'on leur propose dans leur outillage sont écartées, puisqu'elles ne représentent pas dans leur esprit la tradition admise. Toutefois, les nécessités militaires ont fait développer le travail du fer et conduit à mettre sur pied de larges groupements de forgerons. Une fois imprégnées du travail du fer, certaines chefferies, à l'instar de celles de Bangoulap²⁴, ont pu assurer la fabrication de leurs propres armes.
- 21 Source de puissance militaire et de la plus grande importance dans la chasse et l'agriculture, « le fer ne peut être fabriqué par n'importe qui. Le statut du forgeron, la vision qu'on a de sa personne et de sa fonction varient selon les sociétés. Le forgeron, et à travers lui toute l'activité métallurgique, est valorisée »²⁵. Le forgeron est souvent associé au pouvoir politique. Chez les Bamiléké, on leur offrait en abondance du vin de raphia, des chèvres, de l'huile de palme et du sel. Il a existé, du XVI^e au début du XX^e siècle, des corporations de forgerons, véritables castes²⁶. C'était le cas dans le village Lafeng (Bangoulap). Ils s'occupaient de la fabrication et de la commercialisation des armes, tout en prenant soin de consulter le chef (*Mfe*)²⁷. Pour fabriquer ces armes, ils réduisaient, selon un procédé thermique spécifique, le minerai de fer pour obtenir une fonte. Cette technique consistait à réduire le minerai de fer préalablement mélangé à du charbon et à de la bouse sèche des vaches. Ce mélange était ensuite brûlé pendant plusieurs jours dans un bas-foyer. Il se formait alors au fond du foyer, un produit auquel le forgeron donnait la forme voulue²⁸. Cette forme dépendait du but recherché par le forgeron : pointes de flèches ou de lances, lames de poignards ou de coupe-coupe. Dans certaines contrées, les armes qui servaient à la guerre n'étaient pas vendues, seules les armes de chasse pouvant

être commercialisées. Des alliances ont même été tissées entre des forgerons et leur souverain. Ainsi, un pacte a été signé entre le chef Bangoulap et le sous-chef de Lafeng. Il stipulait que les armes de guerre devaient seulement être réservées à la chefferie Bangoulap. Selon ce pacte, on comprend que vendre ces armes, revenait à renforcer les stratégies offensives de l'ennemi et lui permettre ainsi de venir dominer²⁹.

- 22 Au-delà de leur savoir-faire reconnu, les forgerons jouaient un rôle économique, politique et spirituel au sein des sociétés africaines. Pour les peuples sédentaires de l'Afrique subsaharienne, ils appartenaient à une élite redoutée, car ils détenaient des connaissances ésotériques liées au « monde des esprits »³⁰. Le savoir-faire et les connaissances magiques des maîtres du feu se transmettaient de génération en génération. Dans l'Ouest-Cameroun, la transmission de la forge a d'abord été héréditaire, pour se transmettre ensuite de maître à apprenti.
- 23 En outre, la fabrication des armes reposait sur les principes artisanaux. Le travail manuel était la composante la plus importante du produit fini. Toutefois, notons cependant que la fabrication des armes consistait au montage et à l'assemblage de plusieurs éléments : pointes issues de la forge fixées sur une hampe préalablement façonnée par des lacets en cuir. Ces pointes ont varié : d'abord fabriquées en forme de losange allongé au contour continu, elles ont ensuite été modelées de barbelures horizontales et d'une amorce de pédoncule³¹, présentant ainsi un contour rugueux. Le même principe est observé pour les flèches, sauf que pour cette arme, le support de la pointe n'était qu'un petit roseau de 0,40 à 0,50 m de longueur, contrairement aux lances dont la mesure de la hampe pouvait varier entre 1,5 et 2 m de longueur³². Concernant les poignards et les coupe-coupe, les différentes lames respectivement pointues et élargies vers le bas, étaient introduites dans des manches en bois aux formes variées, lesquels étaient revêtus de fil de laiton.
- 24 Pour les armes à feu, leur fabrication était le résultat d'un long processus. D'abord, elles ont été réparées par les forgerons lorsqu'elles ne fonctionnaient plus. Ceux-ci démontraient et remontaient les pièces, tout en prenant soin de maîtriser le mécanisme. Certaines pièces, lorsqu'elles n'étaient pas complexes, étaient forgées pour remplacer celles qui étaient endommagées. Ayant une technologie simple, les forgerons africains ont donc commencé par réparer les fusils achetés sur le marché puis, à force de les réparer, en ont maîtrisé la technique et se sont mis à les reproduire par forgeage³³.
- 25 Les boucliers, quant à eux, étaient obtenus après tissage des fibres de bambous de raphia. Ainsi, sous forme de trame, les membranes s'entrecroisaient transversalement. A la fin du tissage, les bordures étaient nouées selon le principe du surfilage, à l'aide de fil de laiton, de nervure de raphia ou de rotin.

Les techniques de castramétation et les pratiques magico-religieuses dans les chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun du XVI^e au XX^e siècle

- 26 Les techniques de castramétation recouvrent l'ensemble des savoir-faire qui visent le choix d'un espace et son aménagement en vue de parer aux agressions militaires. Cet espace peut être un site, un camp, un village ou une place forte. Les pratiques magico-religieuses, quant à elles, sont toutes celles qui relèvent du surnaturel, des rapports entre l'homme et le sacré, et qui sont exploitées pour assurer la défense. Ces deux techniques

que nous nous proposons de présenter ici, ont joué un rôle important dans la politique défensive des chefferies bamiléké.

Les techniques de castramétation

- 27 La castramétation met en évidence deux principes : celui du choix de l'emplacement de l'obstacle et celui de la disposition de cet obstacle à des fins défensives. Mettant donc l'homme au défi de l'aménagement de son espace en vue de se protéger contre les agressions militaires, les techniques de castramétation auxquelles ont eu recours les Bamiléké sont le choix de leur espace géographique et le creusement des tranchées.

Le choix de l'espace géographique

- 28 Le premier principe de la castramétation, c'est le choix d'une place forte. Ainsi, dans leur processus migratoire, les Bamiléké ont opté pour la position en altitude. Celle-ci assurait leur sécurité face aux incursions bamoun. En effet, selon les thèses admises sur les mouvements des Bamiléké dans l'espace et dans le temps, ceux-ci ont dans un passé plus ou moins récent, été les premiers habitants de la rive gauche du Noun³⁴. Lorsque les Bamoun, alors dirigés par Nsharé, sont arrivés sur celle-ci, ils ont exercé une pression sur les Bamiléké trouvés sur place. Dans ce vaste espace plat et dénudé, les Bamoun ainsi que les groupes qui les ont suivis, forts d'un avantage militaire (le cheval), ont facilement eu raison des Bamiléké. Ceux-ci ont alors cherché refuge sur la rive droite du Noun (actuel plateau bamiléké), d'accès plus difficile en raison d'un relief généreux en sites-refuges (présence des hautes terres dont l'altitude varie entre 1400 et 2000 m). Jean Champaud³⁵ le caractérise comme étant « un véritable bastion »³⁶. Une fois dans le milieu propice, les Bamiléké se sont constitués en multiples chefferies sur un fond de populations trouvées sur place, que Ghomsi appelle Ndobó³⁷. En outre, contrairement à la plaine du Noun où s'est produit un phénomène d'intégration des populations donnant naissance au vaste royaume bamoun, sur le plateau bamiléké il s'est plutôt produit un phénomène d'atomisation. Chaque chefferie s'est organisée structurellement pour asseoir son indépendance. La pression démographique et ses effets corollaires ont rendu le besoin d'espace vital capital. Ainsi, sont nés de multiples conflits qui ont conduit ces entités politiques à disposer de cet espace géographique.

La disposition de l'espace géographique

- 29 Au-delà des avantages naturels que donnait la région en matière de protection et de sécurité (défense facile, versant abrité), la nécessité d'ériger des fortifications s'est faite sentir. L'architecture la plus répandue à cet effet dans la région a été le creusement des tranchées. Il s'agissait là de fossés aux parois raides et parfois aménagées, constituant l'un des éléments ou lignes de défense visant à gêner et à ralentir l'approche des assaillants. Elles permettaient également de renforcer un site, une position dans une situation de guerre ou plus simplement d'insécurité³⁸. Elles couvraient la formation des armées, garantissaient leur repli éventuel et permettaient une économie de force. De nombreuses chefferies ont mis à l'abri leurs troupeaux et leurs réserves grâce aux tranchées.
- 30 Dans le Ndé par exemple, les chefferies, susceptibles de modifications par des guerres tribales, ont creusé des tranchées aux limites de leur territoire. Ces ouvrages sont le résultat de la mobilisation de masses d'hommes et de femmes : les hommes étaient

employés à creuser, les femmes à ramasser la terre pour la verser d'un côté, de manière à former un rempart³⁹. Cette main-d'œuvre, grâce aux plantoirs et aux houes, creusait des tranchées très longues dont certaines s'étendaient sur plus de six kilomètres⁴⁰. Servant de zones de repli, d'embuscade et de démarcation, ces tranchées constituaient une barrière continue se développant devant l'envahisseur, et la matérialisation visuelle de la puissance politico-militaire d'une chefferie⁴¹. De nos jours, quelques vestiges de ce moyen défensif ayant servi aux guerres tribales restent les témoins de cette époque instable pour les populations du Ndé. Lorsqu'une chefferie gagnait du terrain aux dépens d'une autre, sa première mesure était de combler la tranchée de délimitation. Et, s'il n'y avait pas de limite naturelle, une nouvelle tranchée était creusée. Lors des combats, ces tranchées répondaient aux problèmes de manque d'armement et renforçaient la résistance. La valeur de ces tranchées se mesurait par la puissance des défenseurs. Selon le « droit de la guerre »⁴² en vigueur dans ces sociétés, la guerre se déroulait aux limites des territoires⁴³. Le lieu de combat désigné faisait ainsi l'objet d'une préparation dont la réussite dépendait des détails : effectifs de l'adversaire, armement, conditions naturelles.

- 31 En fonction des conditions naturelles, l'organisation du terrain devait répondre aux réalités de l'environnement. Dans un milieu arboré, on se donnait la peine de créer des chemins entre les arbres, afin de pouvoir circuler. Par contre, lorsqu'il était herbacé, des tranchées étaient creusées. Celles-ci étaient toujours aménagées la nuit, afin d'éviter que les espions ne puissent connaître leur emplacement et leurs entrées. Une fois la tranchée creusée, elle était gardée par des hommes robustes. Pour des besoins tactiques ou stratégiques, certaines tranchées étaient implantées soit à l'intérieur du territoire, soit à la limite de celui-ci. La largeur et la profondeur variaient d'une chefferie à une autre, en fonction de l'importance de la main-d'œuvre dont disposait chacune. Les tranchées pouvaient avoir plusieurs entrées que seuls les guerriers maîtrisaient⁴⁴. Lorsqu'elles étaient achevées, certains stratèges procédaient à leur flanquement. Ce procédé consistait à défendre la tranchée par des branchages et des feuilles⁴⁵. D'autres y plantaient des piquets tranchants, des lances empoisonnées ou des « fétiches »⁴⁶. D'autres encore empoisonnaient les entrées de leurs tranchées. Ces tranchées, en fait, jouaient plusieurs rôles : zones de repli dans les moments forts du combat, barrières contre les assauts des assaillants. Suivant cette logique visant à mettre l'adversaire en difficulté, les chefferies utilisaient la technique des pièges.
- 32 Le piège était à l'origine un artifice de chasse. Dans le domaine militaire, le piège était le plus souvent utilisé dans le cadre de la préparation du terrain de guerre. Il consistait en fait à mettre de part et d'autre du terrain des dispositifs ayant un effet destructeur sur les assaillants. Lors de la deuxième guerre mondiale, des entonnoirs, des mines souterraines et des trous chargés de poudre projetant sur commande des pierres ou de la ferraille ont été utilisés dans les combats⁴⁷. Non seulement cette technique a mis en évidence l'organisation du terrain à des fins défensives, mais aussi le camouflage et la dissimulation des positions. Dans le Ndé, le trou fait partie des types de pièges recensés⁴⁸. Il s'agissait là d'une sorte de creux ménagé sur le chemin à emprunter par l'ennemi. Ces creux étaient recouverts d'herbes qui les dissimulaient. Une fois l'ennemi engagé, ils devaient servir à le déstabiliser. Ces dispositifs ont contribué à renforcer le système de fortification du village Babou⁴⁹. Les Bamoun ont subi les effets néfastes de ces pièges lors de l'une de leurs attaques contre ce village, connaissant un échec soldé d'énormes pertes. La tradition orale rapporte que les soldats de ce puissant royaume, venus sur des chevaux perpétrer des raids, ont été pris au piège de ces trous, dont l'objectif était de retenir les

sabots des chevaux et de les renverser. Après cette expérience malheureuse, les Bamoun n'ont plus osé attaquer ce village⁵⁰. Toutefois, si divers groupes ont pu se tirer d'affaire par la castramétation, notons cependant que d'autres dispositifs de protection ont joué le même rôle. Il s'agit des pratiques magico-religieuses.

Les techniques magico-religieuses

- 33 Trois dispositifs ont été recensés à ce propos. Il s'agit des pratiques propitiatoires, du fétichisme et du blindage. Ils ont permis aux combattants et aux chefferies de se défendre. La guerre, étant régie dans ces sociétés par les valeurs mystico-religieuses, exigeait une préparation rituelle et une mise en condition des combattants. Puisque la guerre est un facteur de mort, il fallait être en accord avec les ancêtres, afin de mourir en héros. Dans le cas contraire, la mort était inutile, puisqu'elle n'était pas accueillie ou voulue par les ancêtres. C'est ce qui explique pourquoi chaque guerrier était tenu de « se préparer » spirituellement avant d'aller en guerre, pour demander la force à ses ancêtres, ainsi que leur protection. Sous la direction des prêtres regroupés en une confrérie, « le *Ku'nga* »⁵¹, des sacrifices et des cérémonies étaient organisés pour implorer les faveurs des ancêtres. Toutefois, les démarches et gestes accomplis dépendaient des chefferies. Un nombre considérable d'éléments aux vertus mystiques et de forces surnaturelles servaient à des fins militaires⁵². Ainsi, si l'interprétation du géomancien n'était pas favorable au groupe, aucune entreprise guerrière n'était menée⁵³. Leur impact sur le moral des troupes était sans doute important, pour qu'une telle place leur soit accordée.

Les pratiques propitiatoires

- 34 Les pratiques propitiatoires consistaient en des rites, des prières de consécration et de purification qui précédaient le départ en guerre. Chaque guerrier faisait des sacrifices dans sa propre concession. Il était tenu par là de demander la force aux « crânes » de ses ancêtres. Sous la direction des prêtres regroupés au sein du « *Ku'nga* », on procédait sous les ordres du chef à des sacrifices propitiatoires. On immolait les chèvres et les poules sur les crânes des ancêtres de la chefferie en leur demandant la victoire. Une autre association exerçant une force de dissuasion était le « *ni'kwa* » ou société des bagues⁵⁴. Celles-ci subissaient des préparations par des procédés magiques qui assuraient aux individus qui les portaient une certaine protection contre les attaques de toutes sortes. L'association de ces bagues donnait une puissance supérieure à celle du chef. Sur le champ de bataille, elles exerçaient une certaine influence sur les manœuvres du camp adverse. Elles étaient en quelque sorte des éléments de défense. Toutefois, ces pratiques étaient accompagnées du fétichisme et du blindage.

Le fétichisme et le blindage

- 35 Le fétichisme consistait à faire usage d'éléments hétéroclites aux vertus mystérieuses. Dans la mentalité collective, ces éléments étaient autrement plus efficaces que toutes les armes utilisées. Les grands guerriers qui en étaient bardés, ne portaient souvent qu'une arme dérisoire⁵⁵. Les sacoches ou sacs de guerre en étaient garnis : amulettes, crânes d'animaux, ingrédients de la médecine, statuettes. Selon les vertus et la nature du danger, ces ingrédients permettaient à leur détenteur de maîtriser le théâtre des opérations. Ces pratiques recouraient à des secrets visant à accorder l'invulnérabilité, le charme du fer

qui protégeait contre toute atteinte d'une arme. Elles étaient censées immuniser contre les balles de l'adversaire. À Bangoulap par exemple, un tirage au sort était effectué avant le départ des guerriers pour la guerre. Ce tirage consistait à sélectionner les guerriers les « mieux préparés » afin de les envoyer au combat. En effet, chaque guerrier, avant d'aller en guerre, devait s'assurer qu'il était suffisamment « préparé ». Chaque guerrier possédait son « sac de guerre », lequel déterminait s'il pouvait ou non aller au combat. Pour ce faire, les chefs de guerre tiraient sur ce sac. S'il se perçait, il s'agissait d'un mauvais signe et le guerrier risquait la mort sur le champ de bataille. Dans le cas contraire, il était invulnérable, prompt à affronter l'ennemi. C'étaient généralement ces « mieux préparés » qui allaient en tête au front.

- 36 D'autres pratiques magiques permettaient aux populations de provoquer un brouillard les rendant invisible grâce à d'épais nuages, leur assurant une suprématie sur l'ennemi⁵⁶. Les féticheurs se chargeaient de la fabrication des poisons qu'ils imbibaient sur les armes ainsi que sur les débris de fer qui servaient de projectiles pour les armes à feu. Ils fabriquaient également des fétiches pour les guerriers et le garnissage des tranchées. La composition des poisons et la fabrication des fétiches sont restées les secrets de ces possesseurs de pouvoir magique. Tout ce que l'on peut en savoir, est que les ingrédients utilisés étaient d'origine végétale et animale⁵⁷. Le monopole de leur fabrication devant assurer la suprématie du groupe, celui-ci était l'affaire du chef et de ses féticheurs.
- 37 Le blindage consistait à introduire dans le corps des guerriers des substances pouvant les rendre invulnérables à toute arme. Les guérisseurs, à l'aide de scarifications, administraient des traitements aux guerriers. Ils réalisaient de petites entailles sur la peau, sur lesquelles ils appliquaient des produits pouvant leur assurer la protection. Ces scarifications jouaient le rôle des pare-balles que l'on retrouve de nos jours. À Bangwa, des cérémonies d'immunisation appelées « *azieh* » étaient effectuées sous la direction du chef. La substance requise était le sang et le cœur d'une personne. Un spécialiste de grande renommée appelé « *magni-kwala* » était chargé de la préparation de cette substance mystérieuse qu'on aspergeait sur les guerriers⁵⁸.
- 38 Ces valeurs à la fois mystiques et religieuses qui déterminaient les hostilités mettaient en exergue la pratique de la magie et de la sorcellerie au service de la guerre. L'agressivité et les antagonismes opposant individus, groupes sociaux et communautés ethniques s'exprimaient souvent au moyen de ces deux phénomènes. Dans l'Ouest-Cameroun, ceux-ci ont été mis en association pour mener à bien les hostilités. Détenus par une catégorie de personnes, les pouvoirs mystiques régissaient d'une certaine façon la sécurité des chefferies.

Impact des techniques de défense dans les sociétés à chefferies de l'Ouest-Cameroun

- 39 Tel qu'établie plus haut, la technique vise à apporter des solutions aux besoins d'ordre matériel. C'est parce que l'on a besoin d'outils, que l'on pense à les fabriquer. En outre, la fabrication des outils, de par ce qu'elle mobilise comme moyens (humains, financiers, savoir-faire, matières premières et autres) et ce qu'elle peut produire comme résultats (pratique de l'agriculture, défense des enceintes, diminution du temps du travail et autres), a un impact dans les sociétés d'origine, d'adoption ou de consommation.

L'impact social et politique

- 40 La maîtrise du fer a permis la structuration d'entités politiques où la fonction militaire a pris une importance particulière. Du fait de la possession d'armes, la violence s'est généralisée. Ainsi, toute chefferie détentrice d'armes, pouvait s'engager dans la guerre. Il a donc fallu préserver les hommes, les territoires et les intérêts vitaux face aux velléités expansionnistes des chefferies comme Bangangté, Bandjoun et Bana. Pour cela, différentes chefferies procédèrent à une organisation de leur territoire en trois cercles. Le cercle central était celui des institutions (le palais du chef), dont le rôle était d'assurer l'intégrité du territoire de commandement. Le cercle du milieu était constitué de la population, répartie en quartiers, chacun étant sous l'autorité soit d'un notable, soit d'un sous-chef. Le rôle de la population consistait à intervenir en cas de danger. Le cercle de l'extrémité était celui des neuf notables, constitués des fils de chefs, et des hommes vaillants ayant contribué à la fondation de la chefferie ou ayant fait preuve de bravoure pendant les guerres⁵⁹. Notons cependant que ce cercle, pratiquement aux limites du territoire, constituait la première ligne de défense et permettait de garder et sécuriser les tranchées lorsque celles-ci existaient à cet endroit.
- 41 L'usage des armes pour se défendre était considéré comme symbole de liberté individuelle, tandis que le recours aux hommes pour sa défense constituait une mise en tutelle⁶⁰. En effet, dépendre de ses armes assurait sa liberté, alors que le fait de recourir à un voisin pour se défendre donnait à celui-ci une occasion de s'imposer. Selon cette logique, les choix dans l'Ouest-Cameroun (défendre foncièrement de ses armes ou avoir recours aux chefferies voisines) ont été fonction du rapport de force. Bien qu'étant équilibré en matière de type d'armement (les mêmes armes se retrouvant partout), la différence se faisait cependant au niveau des effectifs des combattants, au niveau de la densité du territoire de commandement et au niveau de la quantité d'armes en la possession de chacun. Plus un territoire était vaste, plus il était puissant. Ainsi, certaines chefferies envisageaient une véritable politique de l'armement reposant sur les pactes. Le chef supérieur Bangoulap dans le Ndé par exemple, avait signé un pacte avec l'un de ses sous-chefs, stipulant que les armes de guerre qu'il fabriquait ne devaient jamais être vendues à l'extérieur de sa chefferie⁶¹. D'autres, plus petites, recouraient aux plus grandes pour assurer leur protection. Ceci donnait lieu à des alliances matrimoniales pour certaines et politico-militaires ou sacrificielles pour d'autres. Dans de nombreux cas, les alliances matrimoniales réduisaient de façon considérable les conflits entre chefferies. Un cas significatif à cet égard fut celui des chefferies Bandjoun et Bayangam. Une guerre ne pouvait se produire entre les deux, du fait des relations matrimoniales entre les deux chefs. À la base de certaines alliances se trouvaient les femmes. À Bandjoun, les épouses de chef étaient souvent les princesses des chefferies voisines. Plus encore, dans cette région, les conflits endémiques et une tension persistante amenèrent plusieurs chefferies à développer des relations avec les voisins et à établir parfois des alliances défensives ou offensives. Celles-ci aboutissaient d'une façon ou d'une autre à des formes de satellisation. En effet, les chefferies les plus faibles lors d'une attaque, sollicitaient l'aide des plus fortes. Parfois, elles constituaient une coalition entre elles, afin de combattre les plus grandes. À cet effet, le chef de Badokassang a constitué une coalition qui comprenait onze chefferies⁶² contre la chefferie Bana⁶³.

- 42 En fait, les techniques de défense qui sont développées dans l'Ouest-Cameroun ont déterminé le type de défense auquel ont eu recours les chefferies bamiléké. Ce type de défense, appelée défense active, a consisté à établir des obstacles devant l'ennemi, permettant ainsi de se protéger contre lui, mais aussi de répondre à ses incursions. Grâce à l'armement, aux procédés de castramétation et aux techniques magico-religieuses, l'usage de la violence et de la force s'est généralisé. Les entités politiques se sont morcelées et remodelées. Les rapports de force se sont déséquilibrés. Certaines chefferies ont pu préserver leur indépendance et contrôler leur espace vital, d'autres sont devenues dépendantes et ont vu leur territoire être réduit. Les stratégies et tactiques de guerre, l'armée et la politique de défense ont été influencées.

L'impact économique

- 43 Il s'agit ici de mettre en évidence l'impact des techniques défensives sur le développement de l'économie des chefferies bamiléké. En outre, montrer comment le besoin d'armes pour assurer sa sécurité a favorisé le développement des courants d'échanges entre les chefferies et les sociétés de la forêt et de la côte. En effet, à l'époque précoloniale, des courants d'échanges importants se sont constitués entre les chefferies bamiléké d'une part et entre elles, et les sociétés de la côte atlantique d'autre part⁶⁴. Sur le plateau bamiléké existait un commerce local. Celui-ci s'effectuait dans chaque chefferie, à des endroits précis, et chaque chefferie avait son jour de marché⁶⁵. Les produits commercialisés étaient divers : kola, sel, barres de fer, fusils, poudre à canon, étoffes. Les marchés de Bangwa, Bandjoun et Bansa étaient fréquentés à plus de cent kilomètres à la ronde. À partir de Bangwa, on pouvait obtenir des produits tels que le chanvre, le fer de Bali⁶⁶, les fusils de Bandenkop et les pagnes de Bansa. Les échanges entre chefferies du plateau étaient le résultat, pour une bonne part, d'une spécialisation de quelques-unes d'entre elles dans certaines productions artisanales comme le fer, les outils et les armes, utiles pour la guerre⁶⁷.
- 44 Par ailleurs, une série de marchés jalonnait la limite entre la zone soudanaise et la zone forestière. Plusieurs chefs des départements du Haut-Nkam et du Ndé, sur la bordure sud du plateau, ont noué des relations commerciales avec les populations du Mungo, en direction de la côte⁶⁸. Les principaux produits échangés étaient, des plateaux vers la forêt, l'ivoire et les esclaves⁶⁹, quelques produits vivriers comme le maïs, le haricot, l'arachide. Les peuples de la forêt servaient d'intermédiaire entre ceux des plateaux et les côtiers, pour assurer le transit des marchandises apportées par les Européens : fusils, poudre, sel, perles, tissu de coton⁷⁰. Les premiers européens à s'impliquer dans ce commerce ont été les Portugais. Les Hollandais ont pris le relais à partir de 1690, puis ce fut le tour des Anglais et des Belges. Au cours des siècles, de nombreux types de fusils d'origines variées ont atteint la côte. À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les Anglais contrôlaient les exportations de ces armes⁷¹. Les régions de Calabar et du Cameroun affectionnaient particulièrement le « *tower Gun* », fusil lourd et apprécié à la guerre. Les États-Unis fournissaient surtout la poudre. Au XIX^e siècle, le commerce et l'utilisation des fusils se développèrent dans l'hinterland, mettant ainsi fin à un monopole ancien et assurant davantage de pouvoirs offensif et défensif à des peuples jusque-là handicapés par leur armement archaïque. Dans la région bamiléké, certaines traditions font remonter à une époque lointaine, l'arrivée des fusils⁷². D'après Ketchoua⁷³, Ngami, le fondateur de la chefferie bangangté, achetait déjà les fusils de traite aux Hollandais en échange

d'esclaves. Ces faits se situent d'après Nkwilang au XVII^e siècle⁷⁴. Le fusil était une arme très recherchée par les différentes chefferies soucieuses d'accroître leur potentiel militaire dans cette région aux guerres endémiques⁷⁵. Ainsi, à cause du désir de se défendre, les chefferies Bamiléké développèrent des courants d'échanges pouvant leur permettre d'acquérir les matières premières ou les produits finis utiles pour la poursuite de cet objectif.

Conclusion

- 45 Il était question à travers cette étude, de répertorier les techniques de défense des sociétés à chefferie de l'Ouest-Cameroun entre le XVI^e et le début du XX^e siècle. Il s'agissait donc de répertorier les réalisations techniques qui ont permis à ces différentes structures politiques d'assurer leur survie et préserver leurs biens et valeurs. Ainsi, on a pu constater qu'il a existé trois types de techniques : l'artisanat, l'architecture militaire et les techniques magico-religieuses. Grâce à ces procédés, les entités politiques bamiléké ont pu répondre à un certain nombre de besoins matériels, psychologiques, politiques, sociaux et économiques liés à leur défense. Malgré l'évolution du niveau technique au cours de la période d'étude, le mode de fabrication des armes et les techniques de protection, sont demeurés au niveau artisanal. Toutefois, ces techniques, bien qu'artisanales, ont permis aux chefferies d'atteindre des objectifs pour lesquels elles ont été pensées : se défendre contre les agressions et les visées expansionnistes des entités plus ambitieuses, au point d'impacter de différentes manières la vie économique, politique et sociale de celles-ci. Grâce à elles, des chefferies ont pu résister, établir des relations diplomatiques et même commerciales entre elles et avec d'autres peuples de la côte et de la forêt.

BIBLIOGRAPHIE

- BAH Thierno Mouclar, *Guerres, pouvoir et société dans l'Afrique pré coloniale (entre le Lac Tchad et la côte du Cameroun)*, Thèse de Doctorat d'État ès lettres, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1985.
- BAH Thierno Mouclar, *Architecture militaire traditionnelle et poliorcétique dans le Soudan occidental du XVIII^e au XX^e siècle*, Yaoundé, Éditions CLE, 1985.
- BARBIER Jean-Claude, *Essai de définition de chefferie en pays bamiléké*, Yaoundé, ONAREST, 1977.
- BARBIER Jean-Claude, *Les prêtres du Kounga chez les Bamiléké de l'Ouest Cameroun*, Bordeaux, ORSTOM, 1979.
- BETGA DJENKWE Noël Lavallière, *Les système défensifs en pays bamiléké : le cas du département du Ndé, fin XVII^e siècle-XX^e siècle*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Ngaoundéré, 2004.
- BUISSON Émile « Les Armes Bamilékés actuelles et les formes préhistoriques », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 27, 11. 1930, p. 532-536.

- CHAMPAUD Jacques, *Atlas régional Ouest II : Commentaires des cartes*, Yaoundé, ORSTOM, 1973.
- CHAMPAUD Jacques, *Dictionnaire des villages du Ndé*, Yaoundé, ONAREST, 1974.
- CHAMPAUD Jacques, *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest*, Paris, PUF, 1983.
- CORVISIER André, *Dictionnaire d'Art et d'Histoire militaire*, Paris, PUF, 1988.
- DELAROSIÈRE Roger, *Les institutions politiques et sociales des populations dites bamiléké*, Yaoundé, IFAN, 1950.
- GHOMSI Emmanuel, *Les Bamiléké du Cameroun (essai d'étude historique des origines à 1920)*, Thèse de Doctorat III^e cycle en Histoire, Université de Paris-Sorbonne, 1972.
- HURAULT J., « Essai de synthèse du système social des Bamiléké », *Journal of the International African Institute*, London University Press, 1970.
- KETCHOUA T., *Les peuples de l'Ouest Cameroun en diaspora depuis 3000 ans*, Yaoundé, Presse de l'imprimerie nationale, 1988.
- PERSON Yves, *Samori, une révolution dyula*, Dakar, IFAN, Tome II, 1970.
- SOB NKAMGANG M., *Le chef, la patrie et la guerre*, Yaoundé, ISH, 1936.
- TARDITS Claude, *Le royaume bamoun*, Paris, Armand Colin, 1980.

NOTES

1. Selon le dernier découpage administratif régi par le décret du 12 novembre 2008, remplaçant les provinces par des régions.
2. CHAMPAUD Jacques, *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest*, Paris, PUF, 1983, p. 26.
3. GHOMSI Emmanuel, *Les Bamiléké du Cameroun (essai d'étude historique des origines à 1920)*, Université de Paris-Sorbonne, Thèse de Doctorat III^e cycle en Histoire, 1972, p. 77.
4. BETGA DJENKWE Noël Lavallière, *Les systèmes défensifs en pays bamiléké : le cas du département du Ndé fin XVII^e siècle-XX^e siècle*, Université de Ngaoundéré, Mémoire de Maîtrise en Histoire, 2004, p. 51.
5. BAH Thierno Mouctar, *Guerres, pouvoir et société dans l'Afrique pré coloniale (entre le Lac Tchad et la côte du Cameroun)*, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Thèse de Doctorat d'État ès lettres, 1985, p. 273.
6. BUISSON Émile, « Les armes bamiléké actuelles et les formes préhistoriques », *Bulletin de la société préhistorique de France*, 1930, 27, 11, p.533.
7. BAH Thierno Mouctar, *Architecture militaire traditionnelle et poliorcétique dans le Soudan occidental du XVIII^e au XX^e siècle*, Yaoundé, Éditions CLE, 1985, p. 275.
8. *Ibidem*, p. 279.
9. BUISSON 1930, *op.cit.*, p. 534.
10. *Ibidem*.
11. BETGA DJENKWE 2004, *op.cit.*, p. 52.
12. PERSON Yves, *Samory, une révolution Dyula*, Dakar, IFAN, 1970, t.II, p. 907.
13. BAH 1985, *op.cit.*, p. 330.
14. PERSON 1970, *op.cit.*, p. 907.
15. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie du Ndé, en mai 2004.
16. BAH 1985, *op.cit.*, p. 330.

17. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangangté, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
18. BAH 1985, *op.cit.*, p. 210-297.
19. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
20. GHOMSI 1972, *op.cit.*, p. 192.
21. BAH 1985, *op.cit.*, p. 210-297.
22. DESPOIS Jean, « Des montagnes en pays tropical. Bamiléké et Bamoun (Cameroun français) », *Revue de géographie alpine*, 33, 4, p. 631.
23. BUISSON 1930, *op.cit.*, p. 532-533.
24. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
25. BAH 1985, *op.cit.*, p. 182.
26. *Ibidem*.
27. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
28. GHOMSI 1972, *op.cit.*, p. 192.
29. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
30. Dossier de presse du musée du Président Jacques Chirac, Décembre 2003-septembre 2004, p.6.
31. BUISSON 1930, *op.cit.*, p. 533.
32. BAH 1985, *op.cit.*, p. 183.
33. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
34. Parmi les travaux soutenant cette thèse, on peut citer entre autres, BUISSON A., *Présentation d'une carte ethnographique du peuple bamiléké comparé aux groupements en ceinture*, Togo-Cameroun, 1931 ; HURAULT J., « Essai de synthèse du système social des Bamiléké », *Journal of the International African institute*, London University Press, 1970 ; GHOMSI 1972, *op.cit.* ; KETCHOUA T., *Les peuples de l'Ouest Cameroun en diaspora depuis 3000 ans*, Yaoundé, Presse de l'imprimerie nationale, 1988.
35. CHAMPAUD 1983, *op.cit.*, p.26.
36. Le bastion était un type de fortification répandu en Europe à partir du XVI^e siècle. C'était un ouvrage pentagonal en saillie sur une enceinte fortifiée.
37. GHOMSI 1972, *op.cit.*, p. 55-68.
38. CORVISIER, 1988, *op.cit.*, p. 322.
39. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangangté, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
40. Cas de la tranchée entourant Bangangté.
41. BAH 1985, *op.cit.*, p. 470.
42. Il n'existait pas un droit de la guerre au sens plein du terme, mais des règles établies entre les chefferies concernant le déroulement de la guerre.
43. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bamaha, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
44. KETCHOUA 1988, *op.cit.*, p. 219.
45. BAH 1985, *op.cit.*, p. 277-278.
46. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangangté, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
47. CORVISIER 1988, *op.cit.*, p. 341.
48. KEUTHOUA 1988, *op.cit.*, p. 204.
49. Sous-chefferie de Bangangté.

50. KEUTHOUA 1988, *op.cit.*, p. 204.
51. BARBIER 1979, *op.cit.*, p. 1.
52. BAH 1985, *op.cit.*, p. 589.
53. *Ibidem*, p.586.
54. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Yaoundé, en mai 2004.
55. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
56. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangangté, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
57. BAH 1985, *op.cit.*, p. 284.
58. *Ibidem*, p. 596.
59. BETGA DJENKWE 2004, *op.cit.*, p. 35.
60. CORVISIER 1988, *op.cit.*, p. 48.
61. Informations relatives à ces usages anciens recueillies à Bangoulap, une chefferie bamiléké, en mai 2004.
62. Banka, Babouantou, Fokoven, Baboutcha-Fokam, Foyentcha, Banfeko, Bakassa, Bangou, Baham, Badenkop et Bandeng.
63. GHOMSI 1972, *op.cit.*, p.110.
64. CHAMPAUD 1983, *op.cit.*, p.36.
65. BETGA DJENKWE 2004, *op.cit.*, p. 29.
66. Dans le nord-ouest.
67. CHAMPAUD 1983, *op.cit.*, p.37.
68. YAMEN MBETKUI P., *Les mécanismes des échanges dans l'économie traditionnelle entre la chefferie bangangté et ses voisins bamiléké des origines à la pénétration allemande (1903-1909) : aperçu historique*, mémoire de maîtrise, Université de Yaoundé I, p. 66-70.
69. Précisons que l'un des buts de la guerre pour certaines chefferies, notamment celle de Bana, était la recherche des esclaves. Elle se dotait en armes pour alimenter son commerce des esclaves en direction de la côte.
70. CHAMPAUD 1983, *op.cit.*, p.37.
71. PERSON 1970, *op.cit.*, p. 907.
72. BAH 1985, *op.cit.*, p. 328-330.
73. KETCHOUA 1988, *op.cit.*, p. 217-218.
74. NKWILANG F., « Le village bangangté, ses origines », *Echos du Ndé*, août 2003.
75. BAH 1985, *op.cit.*, p. 328-330.

RÉSUMÉS

Au Cameroun comme partout ailleurs, la naissance, l'expansion et le déclin des entités politiques de type monarchique ont reposé pour la plupart, sur des techniques militaires. Il s'agit là de l'ensemble des procédés ayant mis en relation l'homme et la nature, avec pour objectif l'attaque ou la défense des enceintes. Dans l'Ouest-Cameroun, ces savoir-faire ont fortement marqué l'histoire militaire des chefferies bamiléké. Les différentes activités guerrières menées ont, de ce fait, démontré la capacité de ce type d'organisation sociale à pouvoir exploiter et transformer les éléments de la nature à des fins de conquête ou de résistance. Ainsi, cette étude, qui s'intéresse

aux techniques de défense des chefferies bamiléké de l'Ouest-Cameroun du XVI^e au début du XX^e siècle, met en exergue la dynamique de l'art militaire des sociétés à chefferie. Il est question à travers cette étude sur l'art, l'artisanat et l'architecture de défense, de présenter la typologie de l'armement et celle de la castramétation, qui ont permis à des groupes en compétition d'assurer leur survie et de préserver leurs biens et leurs valeurs ; de voir leur mode de fabrication, et apprécier leurs impacts, social, politique et économique.

In Cameroon as elsewhere, the birth, the expansion and decline of monarchic political entities almost laid on military techniques. In West Cameroon these know-how have seriously marked the military history of the Bamiléké chiefdoms. The various warlike activities showed how far certain forms of social organizations have been able to exploit and transform natural elements for ends of conquest and resistance. Hence the present paper on techniques of defense of the Bamiléké chiefdoms of west Cameroon from the 16th century to the start of 20th century reveals the military art of societies with chiefdoms. Hence this study on the arts and crafts of defense, presents the typology of armament that helped some groups to survive and keep their goods and values, to appreciate their modes of fabrication, and evaluate their social, political and economic impacts.

INDEX

Mots-clés : histoire des techniques, Cameroun, art militaire, armement, castramétation

Index géographique : Afrique, Cameroun

Index chronologique : Époque moderne, Époque contemporaine

Keywords : history of technology, Cameroon, military art, defense techniques, armament

AUTEUR

NOËL LAVALLIÈRE BETGA DJENKWE

Noël Lavallière BETGA DJENKWE est née le 25 décembre 1980 à Ngaoundéré (Cameroun). Elle est depuis novembre 2011 Assistante au Département d'histoire à la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré. Elle est titulaire d'un Diplôme D'Étude Approfondie (DEA) en histoire, option Histoire politique et culturelle, obtenu à l'Université de Ngaoundéré en 2005. Elle est également détentrice d'un Master professionnel en Science politique, option Stratégie, Défense, Sécurité, Gestion des conflits et des catastrophes, obtenu à l'Université de Yaoundé II en 2010. Le champ de recherche dans lequel elle mène depuis quelques années des recherches est celui de l'histoire militaire. En effet, après s'être intéressée en années de Maîtrise (2004) sur « Les systèmes défensifs en pays bamiléké entre le XIX^e et le XX^e siècle » et de DEA (2005) sur « Guerres et mutations politiques à l'Ouest-Cameroun entre le XVII^e et le XX^e siècle », elle s'intéresse actuellement à la gestion post-conflit, domaine dans lequel s'inscrit sa thèse de doctorat en préparation intitulée « L'Ouest-Cameroun à l'épreuve des violences politiques : entre destruction et reconstruction de 1959 à 1991 ». Elle a actuellement à son actif deux articles portant l'un sur les violences politiques pré et post indépendance au Cameroun sous administration française et l'autre sur leur mode de résolution par l'administration post coloniale : « La politique de réconciliation nationale au Cameroun (1957-1966) » publié aux PUL/Karthala en 2015 et « Les stratégies d'information et de communication de l'Union des Populations du Cameroun dans le Cameroun sous tutelle française de 1948 à 1960 », publié aux annales de la FALSH de l'Université de Ngaoundéré en 2016.